

SOUS LA DIRECTION
DE N. GENESTE ET M.C. MONNOYER

Culture du don

COLLECTION SCIENCES RELIGIEUSES

*Les Presses
Universitaires*

INSTITUT
CATHOLIQUE
DE TOULOUSE



LETHIELLEUX

Le théâtre comme expérience du don et de l'altérité.

Au commencement tout est relation

Violaine de Lartigue

Doctorante
Membre de la Chaire Jean Rodhain
Institut Catholique de Toulouse

Marie-Claire Grasset, psychologue et membre fondateur de l'Association Domino²¹⁰, était invitée avec sa troupe théâtrale à présenter, à l'occasion de ce colloque sur la « Culture du don », une des animations théâtrales dont l'Association a le secret, inspirée celle-ci du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. Sur le livret distribué aux participants, nous pouvions lire déjà ce qui fonde l'un des choix de cette association, celui de l'« acte théâtral » :

L'acte théâtral, dans son acception la plus simple possède cette vertu inouïe de nous décentrer de nous-mêmes, de nous dépouiller de nos différentes formes de mondanités. À l'instar du déplacement qu'est amenée à opérer Le Petit Prince, la scène

210. Marie-Claire Grasset présente en ces termes l'association Domino : à l'adresse particulièrement de personnes en situation de handicap mental, souffrant de troubles psychiques, traversant des difficultés professionnelles, familiales ou sociales, elle se veut « un espace de création, de vie, d'écoute, de présence, de rencontres », faisant le pari que « la différence et la fragilité sont sources d'enrichissement et d'humanisation » ; son projet est simple : « Révéler à toute personne qu'elle est créatrice, que sa vie peut être une œuvre d'art, qu'elle a un rôle singulier à jouer dans la société. »

nous donnons d'expérimenter que tous nos pouvoirs, nos avoirs, nos savoirs, nos devoirs, ne nous servent de rien, lorsque, exposés au regard de l'autre, nous nous retrouvons vulnérables, dans l'attente de ce qui va se jouer, ici et maintenant, avec mon ou mes partenaires, avec le public.

Apprivoiser l'incertitude, l'inconnu: premier pas de la relation entre moi et l'autre; premiers pas de cette dépendance possiblement heureuse, fécondante; premier pas de la confiance appelée à grandir dans le don réciproque de ce que chacun est. Et c'est probablement en cela, que les personnes, qui quotidiennement font l'expérience de la nécessaire dépendance, par leur fragilité avouée, par leur handicap accepté, ont quelque chose à nous enseigner, à nous donner.

Toute la réflexion qui suit se veut le prolongement de cette expérience première et fondatrice dont nous fûmes les témoins.

Nous nous appuyerons, pour rendre compte de celle-ci, sur les textes que Marie-Claire Grasset et trois des membres de l'association: Marie-France, Béatrice et Vincent, nous lurent. Pour certains découverts au fil de leurs lectures, pour nombre d'autres composés à cette occasion, ces textes livrent selon nous ce qui fait l'âme du don par-delà même l'acte théâtral.

1. Préliminaires d'un don

1.1. Changement de décors

En ce début d'après-midi, la scène a changé. Le matin, trois tables encore se juxtaposaient, nous faisant face; à chaque place un nom; derrière chaque nom, une personne. À présent, la scène est vide, ou presque: au centre, un pupitre; de chaque côté, des chaises, vides tout d'abord, sans nom

qui soit indiqué, sans table qui sépare. Le matin du mardi 7 janvier, tout était éclairé. Alors que nous nous sommes installés bruyamment, voici que la nuit s'installe, prend ses aises, imposant de soi-même le silence. C'est l'heure des confidences...

Marie-Claire a monté les marches qui mènent à la scène. Elle se tient seule, face à nous, derrière le pupitre. Elle lit :

« Il faut que des êtres gratuits flambent pour rien : pour la beauté du monde, pour le regard de Dieu. Il faut des réserves de silence, de libération totale, d'entre aide désintéressée, de solidarité dans la souffrance et de chants d'action de grâce. La nécessité la plus urgente aujourd'hui est celle de la gratuité. Elle sera plus efficace que les engagements politiques, les prévisions économiques et les révolutions de structures. Plus efficace, parce qu'elle se situe au fondement de toutes les autres manifestations et qu'elle surgit du dépouillement des plus démunis des êtres sur terre. C'est la gratuité qui fournira aux hommes le seul miroir où ils pourront se reconnaître et, à travers elle, déchiffrer la transcendance qui pourrait illuminer leur visage. Il ne s'agit plus de nommer Dieu, il faut le vivre²¹¹. »

Pourquoi ces mots pour introduire un acte théâtral ? Voilà qu'ils résonnent en nous, qu'ils semblent attendre pour s'épanouir quelque secret écho. Ainsi, le don d'eux-mêmes que feraient, à défaut d'avoir, les « plus démunis des êtres sur terre » ne permettrait-il rien moins que la révélation

211. Texte rédigé par René Abachi à l'adresse des Supérieurs monastiques de France le 30 novembre 1973. Il est alors responsable de la division philosophique de l'UNESCO auprès des responsables religieux.

aux hommes de ce qu'ils *sont* et, conjointe à cette révélation, ou plutôt essentielle à celle-ci et comme son centre, cette autre révélation d'une « transcendance » à l'intime de chaque homme, source d'une vraie joie. Voici donc à quoi ouvrirait la gratuité du don de soi : à la double révélation de l'homme et de Dieu, révélation qui ne s'adresserait pas qu'à l'intellect, mais qui, impliquant tout l'être de ceux-ci qui se donnent, appellerait en retour l'implication totale de ceux-là qui reçoivent : « Il ne s'agit plus de nommer Dieu, il faut le *vivre*. » Il s'agirait de vivre en homme, et pas seulement de le connaître, pour que vive l'homme et, en l'homme, Dieu lui-même...

À cette vie divine, parce que profondément humaine, l'Association Domino aspire à conduire, par ce même chemin d'une gratuité qu'offrent les plus démunis. En effet, depuis 2001, elle développe des ateliers et séjours artistiques de théâtre, peinture, écriture, musique, jardin, qui sont autant d'espace de création et de don de soi-même, et ce à l'adresse particulière de personnes en situation de handicap mental, souffrant de troubles psychiques, traversant des difficultés professionnelles, familiales ou sociales, qui comptent parmi ces « démunis » de la terre. C'est la raison de ces premiers mots.

Cette aspiration est-elle pure présomption ? Suffit-il, pour que tout homme soit éclairé sur lui-même et sur Dieu, que « des êtres gratuits flambent pour rien : pour la beauté du monde, pour le regard de Dieu » ?

1.2. Changement de programme

« Nous devons jouer le Petit Prince, ajoute Marie-Claire, et pour des raisons techniques notre présentation s'est transformée, il a fallu revoir la mise en scène. »

Marie-Claire disparaît, la nuit se fait plus profonde. Bientôt, sur un écran sont projetées une à une des photographies que la musique égraine, photographies de personnages oniriques : savants et rois, renards et roses se succèdent qu'un Petit Prince, un enfant – que nous sommes tous à notre manière, parce que comme lui brûlés par une soif d'amitié, de vérité, de beauté –, rencontre, à qui il parle et qui lui parle.

« Nous devons jouer *Le Petit Prince*... » Il nous faut à cette heure, enfoncés dans nos fauteuils, le regarder, ou plutôt se glisser dans ses yeux, dans ses oreilles, et voir ce qu'il voit, entendre ce qu'il entend...

2. Ce qui nous fut donné

Quand la lumière revient, nous sommes tous silencieux. Dans l'ordre, Marie-Claire, Marie-France, Vincent et Béatrice montent une à une les marches de l'estrade ; ils s'assoient, chacun sur sa chaise, exposés là, à nos regards, sans nom pour les désigner, sans table pour les cacher, figures involontaires sans doute, dans cet étrange spectacle, de ce qu'ils veulent nous dire.

« Nous avons fait le choix tous les quatre, de représenter la troupe et de vous dire simplement l'expérience du don que nous vivons à travers le théâtre. »

Ainsi, chacun d'eux viendra à son tour au pupitre, feuille en main, recueilli ou hardi, pétillant ou tâtonnant, pour livrer le secret de sa joie devenue nôtre. Ainsi, une rose, un savant et un roi, trois des personnages du *Petit Prince*, se feront tour à tour nos maîtres dans les personnes bien réelles, bien vivantes, de Marie-France, Béatrice et Vincent ;

ainsi Marie-Claire, qui les introduira, puis les soutiendra d'un mot, d'un geste ou d'un regard.

2.1. La leçon des personnages

La rose, le savant et le roi

La rose et sa beauté, la rose et son orgueil... Marie-France s'en fait l'interprète :

« La rose prend conscience qu'elle est orgueilleuse de sa beauté. Elle profite de la bonté du Petit Prince pour toujours avoir plus. Elle est cruelle en fait. Elle se rend compte du mal qu'elle fait au Petit Prince.

Quand le Petit Prince lui dit "Adieu" pour la seconde fois, elle réalise qu'elle est allée trop loin, elle va rester seule sur sa planète. »

Béatrice, elle, donne sa voix au savant qui oriente, au savant désorienté :

« Je suis professeur à la science infuse.
J'aime beaucoup expliquer aux gens.
Je joue avec le public.

Quand je parle en grommeleux, les gens ne comprennent rien, mais ils applaudissent. C'est la joie.

[...]

Mais à un moment, le savant ne voit plus le sens de l'orientation, il ne pense qu'à lui. »

Vincent, quant à lui, dit la puissance et l'impuissance d'un roi :

« J'adore le rôle du Roi car je découvre la puissance, je donne des ordres aux sujets. Ça m'amuse, j'en profite.

Quand je me retourne et que tous les sujets sont partis, ça me fait mal. Je pense que j'ai été méchant.
C'est la descente à l'intérieur, je suis seul.
J'ai été trop loin comme la rose. »

Ces trois témoignages de trois acteurs du spectacle, au terme du diaporama, nous sont une première leçon. La beauté, la science, la puissance ne sont plus rien si nous les coupons de l'autre auquel, naturellement, elles s'adressent. La beauté, la science, la puissance même tuent, en même temps que l'autre auquel elles se refusent, celui-là même qui les possède : « Quand le Petit Prince lui dit "Adieu" [...] [la rose] réalise qu'elle est allée trop loin, elle va rester *seule* sur sa planète » ; « À un moment, le savant ne voit plus le sens de l'orientation, il ne pense qu'à lui. Il dit que des *Moi* » ; « Quand je me retourne et que tous les sujets sont partis, ça me fait mal. Je pense que j'ai été méchant. C'est la descente à l'intérieur, *je suis seul* »... La solitude tue, non pas celle physique : le savant le sait bien, qui est entouré de tant d'autres *Moi*, mais celle née du rejet de l'autre.

Le sens de la beauté, de la science et de la puissance

La beauté est d'un autre ordre. Marie-Claire le rappelait en introduction – et en encouragements – à ces échanges de confiance ; après le témoignage de Marie-France (la rose), ses paroles nous reviennent :

« Beauté autre nom du Don. Non pas la Beauté normative, purement académique, esthétique, calculée et prévue à l'avance, mais la Beauté qui est toujours surprenante, inattendue, Autre. Beauté qui me transforme de l'intérieur et qui me donne

de transformer. Beauté qui comme me le confiait Arnaud un jour, après un atelier théâtre, lui donnait de toucher à son âme²¹². »

La science et la puissance ont quant à elles cette noble tâche, la première d'introduire à l'invisible, la seconde de le rendre visible. Nous reviennent encore en effet, quand finissent de se dire, par la voix de Béatrice et de Vincent, le savant et le roi, ces autres paroles de Marie-Claire :

« “L'essentiel est invisible pour les yeux²¹³” dit le Petit Prince au renard (le renard au Petit Prince). Pour ma part, ajoute Marie-Claire, j'ai un autre secret. Je crois que l'essentiel aspire à se rendre visible, qu'il désire se manifester par notre don, que notre vocation d'homme et de femme, qui que nous soyons, est de révéler et de donner cet essentiel. L'essentiel qui nous habite, cette nécessité intérieure, dirait Kandinsky, mais aussi l'essentiel qui nous entoure, celui de l'autre, celui du réel qui m'est donné, du monde dans lequel je vis, d'un auteur... En un mot nous sommes invités à *laisser apparaître la Beauté*, à la manifester²¹⁴. »

Voici donc l'essentiel rendu visible: celui de notre être profond, qui correspond à l'être même d'un Dieu Trinitaire, Être de relations, Être de don. Ainsi l'homme ne peut-il vivre qu'en mourant à son soi égoïste, qu'en donnant à l'autre, au

212. Propos qui, conclusion du diaporama, introduisaient aussi les témoignages des acteurs.

213. Antoine DE SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*, Folio n° 3200, février 2013 (pour la dernière édition), janvier 1999 pour la première.

214. *Id.*

réel « qui m'est donné », au monde « dans lequel je vis », à l'auteur que j'interprète... d'être lui-même.

2.2. La leçon des personnes

Le dépouillement de soi...

Pourtant, la leçon ne serait pas complète si elle n'était d'abord vécue par ceux qui la prodiguent. Vincent en donne la juste mesure quand, hésitant et fort, il va jusqu'au pupitre :

« J'adore le duo-contact (la chorégraphie des renards²¹⁵). Il faut travailler lentement. *Ça me rend gai et plus vivant.* Je prends le temps de regarder la personne qui est devant moi. »

Marie-Claire, Béatrice, Vincent, Marie-France continueront d'énoncer jusqu'au bout la leçon par leur seule présence, donnant par là la clé du silence qui suit leur passage en la salle Tolosa un mardi 7 janvier 2014 à 14h00. Si l'essentielle beauté des choses est invisible pour les yeux, si pourtant elle aspire à être manifestée, elle réclame pour qui la contemple l'effacement de soi-même.

Elle réclame aussi, pour qui la manifeste, le consentement à se rendre visible jusque dans ses vulnérabilités. Ainsi en est-il du vitrail qui, transparent pour que passe la lumière, au passage de celle-ci laisse voir ses propres aspérités. C'est bien le sens des paroles de René Abachi : la gratuité « sera plus efficace que les engagements politiques, les prévisions économiques et les révolutions de structures. Plus efficace, parce qu'elle se situe au fondement de toutes les autres

215. Dans cette chorégraphie, chaque renard s'approche d'un Petit Prince et prend le temps, pour l'approviser, de chercher son regard, de le toucher.

manifestations et qu'elle surgit *du dévouement des plus démunis des êtres sur terre*». Marie-Claire l'avait noté, dans le texte introductif de cette session :

« L'acte théâtral, dans son acception la plus simple possède cette vertu inouïe de *nous décentrer* de nous-mêmes, de *nous dépouiller* de nos différentes formes de mondanités. À l'instar du déplacement qu'est amené à opérer le Petit Prince, *la scène nous donne d'expérimenter que tous nos pouvoirs, nos avoirs, nos savoirs, nos devoirs, ne nous servent de rien*, lorsque, exposés au regard de l'autre, *nous nous retrouvons vulnérables*, dans l'attente de ce qui va se jouer, ici et maintenant, avec mon ou mes partenaires, avec le public. »

Chacun des acteurs s'en fera l'écho : « Quand il y a du monde, nous confie une Béatrice toute pétillante, *j'ai peur*. » Et Marie-France, comme d'en exprimer la raison : « Quand je suis sur scène, je tremble de peur *de faire mal*. »

... pour revêtir l'autre

Une précision est ici nécessaire. Il n'est de dépouillements féconds, comme de beauté, de science ou de puissance véritable, que s'ils tendent à revêtir l'autre, à savoir : les personnages joués, le public rencontré, les personnes avec lesquelles on joue et, ultimement, la « Sainte Vie²¹⁶ » au cœur de soi. Là encore, les témoignages des acteurs sont significatifs.

216. Expression de Vincent.

3. L'enjeu de ce don : la joie de la relation

Il y va de la joie d'un don réciproque entre la personne et son personnage, entre l'acteur et son public ; il y va de la joie également d'un don réciproque encore entre acteur et acteur...

3.1. La personne et les personnages

Revêtir l'autre personnage, cela peut signifier *s'identifier à lui* :

« Ce que j'aime beaucoup, avoue Béatrice, c'est faire le savant.

Quand je monte sur mon pupitre, j'ai l'impression d'être très importante et cela me donne une réjouissance en moi-même. *Je suis professeur à la science infuse.* »

Ici, la distance est abolie. Plus tôt, Béatrice remarquait :

« Quand je suis sur scène, dans les renards, il y a entre nous une complicité qui se crée. Cela me donne la joie de vivre,

et aussi d'approfondir d'autres choses *ensemble*.

Il y a quelque chose qui mûrit quand nous sommes ensemble. »

Revêtir l'autre, cela peut signifier aussi : *être avec lui*, et *se laisser féconder par lui*.

Mais encore, et peu à peu en font l'épreuve les acteurs, un décentrement s'opère : l'autre *en lui-même* importe ; et de sa joie dépend ma joie :

« Je n'aime pas le serpent. Il me fait peur. Il pique. Il est visqueux. Ça me rend triste *pour* le Petit Prince. J'ai mal au fond de mon cœur. Mais aussi le Petit Prince retourne dans sa planète, il est en paix avec sa rose. »

3.2. La personne et le public

De la joie de l'autre dépend ma joie... Marie-France l'expérimente elle aussi quand elle entre en relation avec le public; elle le souligne avec délicatesse :

« Quand je joue le rôle de la rose, je me donne à mon public qui me le rend bien. Je joue pour le public.

Et ça, c'est important.

De le voir émerveillé de notre spectacle nous donne encore de faire mieux et toujours mieux. »

Ici, où réside la joie? Où le don? La joie, dans le fait d'être *accueilli* dans le don qu'on fait de soi à l'autre autant que dans le fait de recevoir ou de donner; le don, autant dans l'acte de recevoir que dans celui de donner. Un autre don se fait jour ici, qui n'est pas seulement le fait de celui qui donne, mais de celui qui reçoit, et qui est lui également source de joie.

3.3. La personne et les acteurs

Cet échange des dons, lesquels consistent autant à bien recevoir qu'à bien donner, où chacun, tant pour recevoir que pour donner, doit se décentrer, se dépouiller de lui-même, Vincent le fait bien sentir en creux dans cette confiance :

« Parfois on ne se regarde pas assez et ça me rend triste. »

Autrement dit, dans un tel échange, on risque, pour reprendre les termes de Marie-Claire, ses pouvoirs, ses avoirs, ses savoirs, ses devoirs... tous ces attachements qui restreignent le jeu de notre liberté. Pourtant, ce risque du lâcher-prise, s'il conduit à la relation avec l'autre, à la reconnaissance mutuelle des uns et des autres, conduit à la

joie. Béatrice, quand elle présente cette scène du chœur des « Moi », cacophonie de l'égoïsme, nous le dit avec force :

« Les autres arrivent et disent aussi Moi ! Moi ! Moi !
Il y a une cadence qui s'installe et ça me fait rire.
À la fois, c'est égoïste, mais *ensemble* on a de
l'humour. Tout seul, c'est pas marrant. *Ensemble,*
c'est la joie de vivre. »

3.4. Au commencement était la relation...

C'est bien un tel décentrement, un tel dépouillement qui sont consentis dès avant le spectacle pour que ne soit pas sacrifié, mais exalté le pouvoir fécondant de la relation à l'autre, du don réciproque et gratuit. Marie-Claire en témoigne :

« Mettre en scène un spectacle, comme celui du Petit Prince, c'est espérer cette Beauté, c'est croire qu'elle va advenir, c'est travailler pour qu'elle puisse se frayer un chemin. C'est *regarder, écouter chacune des humanités des acteurs en travail de don*, celle de Béatrice, de Marie-France, de Vincent, de tous les autres acteurs, et composer à partir de là une œuvre commune, où chacun puisse être pleinement et découvrir la joie du don. *C'est être et essayer de demeurer dans une vulnérabilité qui me donne de trouver en l'autre le chemin de la création, de l'humanisation.* »

Ce témoignage part de l'expérience. Lorsqu'avait pris fin le diaporama, et que Marie-Claire, Béatrice, Vincent et Marie-France étaient montés sur scène, nous avons tous des raisons d'être surpris : nous avons attendu de cette heure ce qui en avait été annoncé : « Théâtre : Le Petit Prince de

Saint-Exupéry. » Où étaient les acteurs ? Quel en était le texte ? Quelques phrases seulement avaient été prononcées au fil d'images projetées... Mais ensuite, Marie-Claire s'était avancée, fluette sous la lumière, et avait expliqué :

« Nous devons jouer le Petit Prince et pour des raisons techniques notre présentation s'est transformée, il a fallu revoir la mise en scène. *Comme souvent les difficultés invitent à inventer autre chose*, nous avons fait le choix tous les quatre, de représenter la troupe et de vous dire simplement *l'expérience du don que nous vivons à travers le théâtre*. »

Ainsi le don à l'autre comme l'accueil *de* l'autre, pour être féconds, porteurs de joie, constituent-ils une invitation à quitter les étroitesse de notre moi, à aller à la rencontre de l'inconnu. De l'ordre du « surprenant », de l'« inattendu », ils semblent avoir quelque profonde affinité avec la Beauté ; souvenons-nous en effet que ce sont là les mots mêmes qui servirent à Marie-Claire pour décrire celle-ci :

« La Beauté [...] est toujours surprenante, inattendue, Autre. »

4. À quoi nous invite cette expérience de la joie du don

4.1. À la joie plus qu'à la peur

Nous en arrivons ainsi à notre dernière partie. À quoi leur don nous invite-t-il ? Il serait facile de répondre : à donner à notre tour, à *nous* donner. Mais comment ? Et pour quoi ? Le silence qui suivit leur intervention, silence plein qu'il fut difficile de rompre, pouvait seul introduire ces dernières lignes.

La première invitation qui nous est faite ici est de *ne pas avoir peur du regard de l'autre sur ses propres fragilités*; ou plutôt, si même la peur est là, de la dépasser. Celle-ci n'est pas le dernier mot de l'homme. Marie-France l'exprimait ainsi :

« Quand je suis sur scène, je tremble de peur de faire mal, et une fois terminé, je suis heureuse d'avoir *surmonté* ma peur grâce au public. »

Et cette invitation est d'autant plus forte qu'elle s'accompagne de l'assurance d'une joie qui passe la peur : « Je suis *heureuse...* » Cette première invitation pourrait donc être reformulée ainsi : *laisser la joie passer la peur*. La joie peut être le dernier mot de l'homme. Celle-ci est certaine si don et accueil sont vécus de concert : « *Ensemble, c'est la joie de vivre* », disait Béatrice.

4.2. À la confiance plus qu'à la défiance

Pour autant, cela suppose la grâce de l'autre : « je suis heureuse d'avoir surmonté ma peur *grâce au public* ». C'est là que réside essentiellement notre peur : la peur que l'autre nous fasse du mal, comme la peur de lui faire mal. La deuxième invitation découle de ce constat : *faire le pari de la confiance en l'autre, de la confiance en soi*. C'est ce que scandent de concert Béatrice, Vincent et Marie-France en guise de conclusion :

« Donner c'est donner aux autres,
Donner c'est donner un rôle à l'autre,
Donner *c'est donner la confiance à l'autre.* »

La douleur peut venir, mais pour chaque don reçu par l'autre, qui est aussi don reçu *de* l'autre, la joie passe toute douleur.

4.3. À l'être plus qu'au paraître

Mais où puiser la force d'une telle confiance en l'autre, en soi ? Où la force d'espérer contre toute espérance et de se relever de toute peur ? La troisième invitation semble être celle-ci : *ne plus avoir peur de soi-même, consentir à ses vulnérabilités.*

D'abord, nous avons vu sur scène des personnes qui, parmi les êtres les plus « démunis », ont su donner une hauteur et une profondeur, une chair rayonnante aux analyses sur le don des autres intervenants. Marie-Claire avait relevé cette phrase de Simone Weil :

« La beauté c'est la vérité qui mendie auprès du corps la permission de passer jusqu'à l'âme. »

Ici, la beauté du thème abordé dans cette session a trouvé dans le corps de ces acteurs et de ces témoins le chemin pour « toucher » l'âme du public. Ainsi, quand même nous serions les plus démunis, nous aurions encore, par le don que nous ferions de nous-mêmes, la possibilité d'introduire l'homme au cœur de lui-même, au sanctuaire de son âme : quel don plus beau pourrions-nous faire à l'autre ?

Ensuite, nous avons vu sur scène des personnes *heureuses* parce qu'elles étaient reçues dans le don qu'elles faisaient d'elles-mêmes. Nous pouvons donc être assurés par expérience que simplement recevoir, quand on n'a plus la force de donner, est encore une manière de donner, et de donner à l'autre, en même temps que la joie d'être reçu, celle de se retrouver lui-même.

Autrement formulée, cette troisième invitation pourrait être celle-ci : *rendre grâce aussi pour ses vulnérabilités.* Car, d'une part, elles nous préservent de l'illusion, meurtrière pour nous-mêmes comme pour les autres, de notre toute-puissance ; d'autre part, elles nous introduisent à la

reconnaissance de la valeur *inconditionnelle, absolue*, de toute personne, par-delà toutes les exigences politiques, économiques, structurelles d'un temps donné; enfin, elles nous assurent, en même temps que la capacité de recevoir l'autre (dont on découvre la nécessité pour soi-même), l'esprit de *gratitude* pour tout don reçu.

4.4. À la rencontre de l'Autre, source de tout être

Mais d'où, de qui procède un tel don? De qui est-il reçu et pour quoi? Finalement, à qui rendre grâce? Vincent tient dans ses mains une feuille. Il avait écrit un poème; il s'avance, soutenu par le regard de ses amis. Il lit lentement, simplement :

« Le Bonheur c'est ça.
Beauté du souffle dans le corps
Transparence
Être limpide
Comme un cœur qui me parle
Au creux dans la main
Sainte vie

C'est ça qui coule dans un monde sans fin. »

Don reçu de qui et pour quoi? Don reçu d'un « souffle », d'un « cœur », d'une « Sainte vie » et « qui coule sans fin ». Et pour quoi? Pour le « Bonheur », qui est avènement de la « Beauté », révélation de la « Sainte vie » et Vie même en abondance...

René Abachi le prédisait. Ce mardi 7 janvier 2014, nous avons expérimenté la vérité de cette phrase :

« C'est la gratuité qui fournira aux hommes le seul miroir où ils pourront se reconnaître et, à travers elle, déchiffrer la transcendance qui pourrait illuminer leur visage. »

Un grand merci à Marie-Claire, Béatrice, Vincent et Marie-France...